

Complexité touristique et approche transdisciplinaire du tourisme

Jean-Michel Dewailly

Volume 27, Number 1, Spring 2008

Science du tourisme ou études touristiques ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1070893ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1070893ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dewailly, J.-M. (2008). Complexité touristique et approche transdisciplinaire du tourisme. *Téoros*, 27(1), 22–26. <https://doi.org/10.7202/1070893ar>



Complexité touristique et approche transdisciplinaire du tourisme

Jean-Michel Dewailly

Depuis plusieurs décennies, le tourisme fait l'objet d'un grand nombre d'études de tous types : ouvrages, articles, thèses, rapports réalisés pour les institutions du tourisme, revues professionnelles et scientifiques qui se sont multipliées dans le monde, notamment anglo-saxon, colloques, congrès, journées d'études, séminaires... Cette profusion rend impossible à un spécialiste d'être au courant de tout ce qui se passe dans le domaine touristique à travers les publications qui lui sont consacrées, alors que c'était encore relativement possible il y a trois ou quatre décennies. Or, il est aisé de constater que ces travaux qui se réclament tous du tourisme sont le fait de spécialistes qui n'ont pas moins de légitimité les uns que les autres à en parler, universitaires, praticiens, institutionnels, dans des champs disciplinaires variés. Ce foisonnement a produit un corpus, sans doute inégal mais extraordinairement riche, de données innombrables.

Cependant, depuis quelque temps, on s'interroge sur la façon de donner davantage de cohérence à ce champ d'étude que constitue le tourisme, chacun ne mettant pas forcément les mêmes choses sous les mêmes termes ou pouvant déplorer que les différents « angles d'attaque » ne soient pas mieux mis en perspective et coordonnés, ce qui peut conduire à des incompréhensions mutuelles. Si aucune science ne prétend toutefois s'annexer le tourisme, toutes peuvent être utiles à son approche. La géographie a sans doute été l'une des initiatrices majeures de ces études, mais sociologie, histoire, économie, droit, ethnologie et d'autres disciplines apportent depuis longtemps des pierres décisives à l'édifice.

À ceux qui souhaitent une vision compréhensive du tourisme, il apparaît donc que leur seule discipline est insuffisante. La complexité du fait touristique rend indispensable un appel à des sciences multiples, donc à la multidisciplinarité. Un préalable consiste évidemment à se mettre d'accord sur l'objet d'étude commun et concerne donc la définition du tourisme, compliquée par les différences culturelles et linguistiques recouvrant des réalités pas forcément identiques ; question récurrente, qui n'est pas notre objet ici. Il nous suffit de considérer pour les besoins de cet article que le tourisme concerne les activités liées à un déplacement effectué pour des raisons d'agrément (pas obligatoirement exclusives et parfois très minoritaires) hors de son domicile habituel, sans s'arrêter à la nuitée minimum que l'Organisation mondiale du tourisme requiert. Cela conduit souvent à associer le tourisme *stricto sensu* aux loisirs, à la récréation de plein air, au sport, à l'« hospitalité », à la « pérégrinité » (Dewailly, 2006).

Il en découle une question qui revient de façon plus insistante : est-il possible qu'existe une science qui unifie ce champ de recherches, qui « s'approprie » l'objet « tourisme », le définisse précisément, mette au point des outils méthodologiques propres pour l'analyser ? Certains le pensent, ou le souhaitent, estimant que cela augmentera l'efficacité de « spécialistes » d'un objet sur lequel il ne faut pas laisser s'exprimer n'importe qui... D'autres sont d'un avis différent, sinon opposé, s'attachant à enrichir leur propre réflexion disciplinaire d'apports issus d'autres sciences, sans qu'il soit besoin de « créer » une autre science.

Le but de cette brève contribution sera ainsi de voir comment un objet souvent considéré comme « simple », que tous peuvent s'approprier (qui d'entre nous n'a jamais fait du

« tourisme » ?), est en réalité fort complexe et requiert donc un appel accru à des sciences diverses pour qui veut arriver à l'appréhender en profondeur.

Simplicité, complexité et transdisciplinarité

Pourquoi parler de « transdisciplinarité » ?

On ne rentrera pas ici dans une querelle sémantique cherchant à différencier souverainement les termes « transdisciplinaire », « multidisciplinaire », « pluridisciplinaire » et « interdisciplinaire », mais seulement à dégager une base d'accord. Les quatre termes cités ne figurent ni dans le *Litttré* (1963) ni dans le *Robert* (1970). « Transdisciplinaire » est par ailleurs toujours absent du *Nouveau Litttré* de 2005. Trois ouvrages de référence en matière de langue française que nous avons consultés (*Le Grand Robert*, 1985 ; *Trésor de la langue française*, 1988 ; *Le Nouveau Litttré*, 2005) donnent des sens pratiquement synonymes à ces termes, à savoir « qui concerne plusieurs disciplines », avec d'imperceptibles nuances. Les articles concernés renvoient souvent de l'un à l'autre, non sans connotations tautologiques. Par exemple, *Le Grand Robert* (1985) considère comme « pluridisciplinaire » un enseignement qui présente un « caractère interdisciplinaire ». De son côté, le *Trésor de la langue française* (CNRS, 1988) considère comme synonymes « pluri- » et « multidisciplinaire », et « inter- » et « pluridisciplinaire ». Il s'ensuit que « multi- » et « interdisciplinaire » sont synonymes, ce qui n'est pas le cas de « transdisciplinaire ». Nous préférons dès lors ce terme qui semble s'individualiser, car apparu plus récemment – signe probable d'un besoin scientifique émergent –, « désignant une notion plus dynamique qu'inter-



disciplinarité» (*Le Grand Robert*, 1985) et aussi parce que dans « un développement transdisciplinaire... chaque spécialiste doit prendre en compte les contraintes des autres » (*Le Monde*, cité dans CNRS, 1988). Cela répond exactement à notre présent souci, mais nous ne manquerons pas de relever, pour le moment, le terme de « contraintes » qui s'annonce lourd d'exigences.

Le tourisme, un phénomène « simple » ?

De prime abord, on peut penser à la « simplicité » du tourisme, quand on évoque la variété des sujets qu'il touche. Un coup d'œil sur les revues, scientifiques ou professionnelles, qui se réclament du « tourisme » suffit à en convaincre : partout dans le monde, des auteurs de toutes disciplines cherchent et écrivent sur des sujets « touristiques », constituant un patchwork toujours instructif et diversifié, ouvrant de nouvelles perspectives, apportant faits et idées nouveaux, innovation méthodologique, réflexions utiles... Le terme « tourisme » et ses dérivés sont d'un emploi très commode et universel ; « touristique » s'applique par ailleurs à une activité (mais est à proscrire comme « industrie » : Dewailly, 1991 ; 2006), transports, main-d'œuvre, politiques, aménagement..., indépendamment des réalités couvertes, des contextes, des problématiques, des échelles spatio-temporelles d'analyse, etc. En amont du secteur professionnel, on évoque la « formation en tourisme », intégrant une multitude de disciplines (d'ailleurs pas toujours les mêmes selon les formations) dont l'étudiant serait censé faire la synthèse pour devenir un spécialiste en « tourisme » et y trouver un emploi.

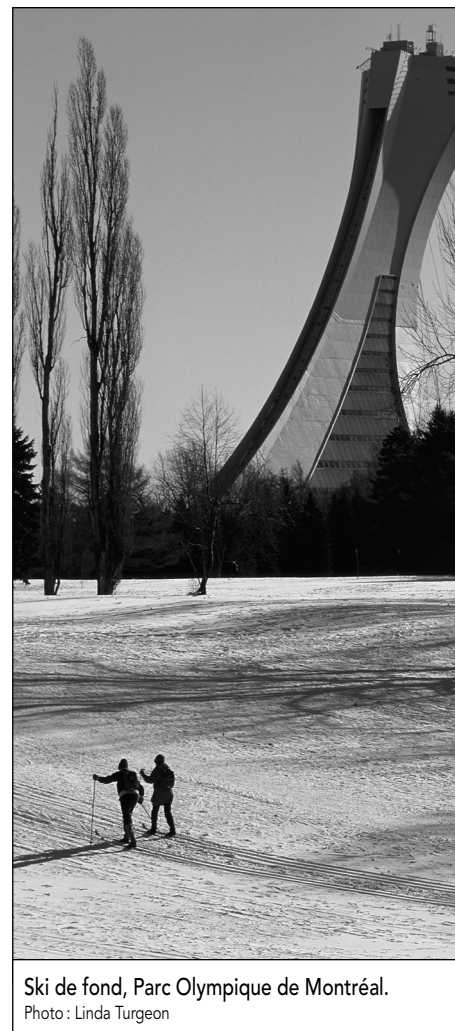
Le terme « tourisme » paraît ainsi un peu un fourre-tout où chacun met les disciplines qui lui conviennent, pour les besoins de sa cause, une « valise » dont le contenu varie selon le porteur, l'ensemble des valises étant stocké dans une salle intitulée « Tourisme », où l'on fait des rencontres utiles et intéressantes en bavardant avec son voisin, car on s'aperçoit généralement que ce dernier possède de l'information ou des idées qui pourraient servir à d'autres, sur la base de la définition consensuelle minimaliste évoquée en introduction. Or, il ne s'agit plus de juxtaposer des éléments « multi- » ou « pluridisciplinaires », mais bien de s'insérer dans une dynamique « interdisciplinaire » (terme qui évoque des échanges) ou, mieux, comme on

l'a dit, « transdisciplinaire ». Et l'on se rend alors rapidement compte que cette « simplicité » apparente pour un observateur non averti cache en réalité une complexité redoutable.

Vers l'approche de la complexité

Cette prise de conscience est facilitée par l'abondance de la bibliographie pluridisciplinaire qui existe actuellement. Au-delà du nombre écrasant de revues anglophones, des revues francophones se sont créées : la première, *La Revue de tourisme*, créée en 1946 par l'Association internationale des experts scientifiques du tourisme basée à Zürich, est trilingue (français, anglais, allemand) et s'ouvre sur l'international et la pluridisciplinarité. En France, *Espaces – Tourisme, loisirs, environnement, revue de l'association pour la culture par les loisirs et le tourisme*, née en 1971, est la première revue spécialisée et très pluridisciplinaire à la fois. Titre et sous-titre sont très explicites : il s'agit bien de voir comment le « tourisme » *lato sensu* s'inscrit dans l'espace, en considérant les problèmes d'environnement qu'il pose, mais aussi comment il est un moyen d'accès à la culture. En 1982, l'Université de Québec à Montréal (UQÀM) crée la revue *Téoros*, d'un mot grec qui signifie, selon *A Greek-English Lexicon*, volume de référence le plus complet du genre (Liddell et Scott, 1940 : 797), « *one who travels to see men and things* ». Comme l'exprime Louis Jolin lors de la première parution, celle-ci, qui est publiée « pour une augmentation des connaissances sur le tourisme » (1982 : 2), est le fruit de la collaboration du Module gestion et intervention touristiques et du Département des études urbaines de l'UQÀM.

Ces naissances dans des pôles majeurs de la recherche touristique francophone montrent bien la diversité des préoccupations. Celles-ci expriment progressivement la complexité dont on prend conscience, saisie à travers une approche systémique qui se révèle féconde (Clary, 1993 ; Dewailly et Flament, 1993 et 2000). Peu à peu, la pluri- et la transdisciplinarité ne s'en affirment que mieux et les programmes de recherche associent progressivement des spécialistes en tourisme issus de diverses disciplines pour tenter de décrypter cette complexité.



Ski de fond, Parc Olympique de Montréal.

Photo : Linda Turgeon

Comme nous l'avons plus longuement exposé (Dewailly, 2006), cette complexité est une évidence, mais personne n'a, seul, les moyens de l'appréhender. Les théories de la complexité et du chaos peuvent, à notre avis, servir à mieux comprendre le phénomène touristique dans son expression spatio-temporelle. Il met en jeu (mais pas uniquement) toutes les sciences sociales et humaines, avec la géographie tant « physique » qu'« humaine » au premier rang. Mais une approche systémique recourant à ces théories devrait faire appel aussi à des formulations plus rigoureuses, qui font encore défaut. En effet, une recherche mettant en jeu les sciences humaines et sociales, naturelles, biologiques et médicales, mathématiques, physico-chimiques... ne peut être le fait d'un moderne Pic de la Mirandole ; il faut, selon nous, diverses équipes s'attaquant à des aspects différents, dont la complexité à diverses échelles spatio-temporelles et dans des mondes culturels variés demande des analyses transdisciplinaires. Voilà comment,



croions-nous, la transdisciplinarité s'affirme comme une condition indispensable au progrès de la recherche sur le système touristique.

L'analyse de cette complexité spatio-temporelle ne requiert pas forcément l'intervention égale et uniforme de spécialistes en tous genres, car elle n'est pas apparente de la même façon en fonction de l'espace et du temps. Sur le plan spatial, par exemple, à petite échelle, la complexité est masquée par la résilience du système touristique ; à moyenne échelle, elle peut être mise en évidence, mais elle ne semble pas nécessairement avoir une influence perturbatrice sur le système ; à grande échelle, la complexité chaotique apparaît très souvent, sinon toujours, selon des hypothèses pour lesquelles nous avons des éléments de certitude, mais qui demanderaient à être explorées davantage (Dewailly, 2006 : 168-176). De même, par exemple, l'apport des historiens sera d'autant plus nécessaire qu'on recule dans le temps, alors que celui des psychologues sera plus facile à mettre en œuvre actuellement que dans le cas d'une situation relative au Grand Tour.



Des touristes regardent la relève de la garde royale à Londres.

Photo : © photographie Michel Hasson

La nécessité d'une approche transdisciplinaire du tourisme

La transdisciplinarité, une approche pas nouvelle...

Cette nécessité appliquée au tourisme n'est pas une nouveauté dans le champ de l'exploration scientifique. En médecine, le praticien s'appuie sur les apports du biologiste, du chimiste, du psychologue, du diététicien, et réciproquement, pour améliorer la condition du malade. On peut en dire autant de domaines qui requièrent la collaboration de disciplines extrêmement variées, comme l'agriculture, les transports, la recherche spatiale et bien d'autres. Sur des objets de recherche pointus, la même nécessité apparaît aussi. Il est intéressant de noter, par exemple, que, étudiant « l'homme d'affaires », sujet limité s'il en est, des auteurs reconnaissent : « nous avons dû mobiliser des sources d'information disparates et nous référer à des disciplines nombreuses (économie, sociologie, comptabilité, finance, théorie littéraire, droit des entreprises, histoire des entreprises et des techniques). Toutes ces disciplines cloisonnées apportent des informations parcellaires sur l'entreprise, un objet qui reste insaisissable si l'on ne recompose pas la mosaïque des diverses approches. Cela dit, il n'est facile d'être véritablement pluridisciplinaire » (Villette et Vuillermot, 2007 : 33), ou « transdisciplinaire », pour adapter ce constat à notre propos sans pour autant en déformer le sens véritable.

... qui induit un « flou » heuristique

Cette transdisciplinarité ne conduit-elle pas à un certain « flou » dans l'objet de la recherche ? Pour ce qui concerne le tourisme, et comme nous l'avons dit, le flou nous semble consubstantiel au tourisme (Dewailly, 2006). Tous les chercheurs s'accordent, en principe, à dire que la recherche ne peut, par définition, s'arrêter aux limites disciplinaires, puisque ces dernières sont, par essence, sans cesse repoussées, mobiles, fluctuantes. Elles chevauchent inévitablement, dans beaucoup de cas, un « territoire » qu'une discipline pensait peut-être jusqu'alors être « de son ressort » et en deviennent donc poreuses, montrant combien les limites qu'on pense établies une fois pour toutes sont vaines et comment les objets de recherche, donc leur définition, ne peuvent être enfermés définitivement dans

quelques mots intangibles. Un seul exemple, tiré du monde des géographes, peut suffire à en convaincre. Alors que pour certains l'« altérité (touristique) peut se trouver... au coin de la rue » (Équipe MIT, 2002 : 84) et que l'on peut « voyager dans sa ville » (Lévy et al., 2002 : 7), pour d'autres, « la distance parcourue par le touriste irait nécessairement de sa résidence principale à une station touristique » (Hoerner et Sicart, 2003 : 17). Ces deux propositions s'excluent l'une l'autre pour la conception du « tourisme » qu'elles recouvrent, mais elles n'en fondent pas moins des travaux de recherche en « tourisme », ce qui nous conduit à penser que « le flou... a une fonction heuristique majeure » (Dewailly, 2006 : 96).

Ce constat de désaccords intradisciplinaires n'en rend que plus inévitable, mais aussi plus indispensable, une interdisciplinarité active et pas une pluridisciplinarité passive. Non seulement il est nécessaire d'utiliser pour ses propres recherches des apports qu'on ne pourrait fournir soi-même, mais qu'il faut se donner la peine d'aller chercher dans des disciplines voisines, sinon « lointaines » ; il convient en plus que des disciplines reconnues comme différentes s'associent sur des objets de recherche communs dans une vraie interdisciplinarité. Cela se pratique de plus en plus, sans doute encore insuffisamment. À partir du moment où les marges d'une discipline peuvent être, sinon revendiquées, au moins parcourues par des points de vue scientifiques différents, cela légitime sans doute, ou incite à une exploration plus poussée de la discipline extérieure considérée initialement comme « étrangère », qui devient d'un seul coup familière, voire indispensable au chercheur, même s'il ne relève pas lui-même de cette discipline. La géographie du tourisme a beaucoup bénéficié, depuis longtemps, de la sociologie, plus tardivement de l'anthropologie ou de la médecine. Ces fécondations réciproques peuvent donc se faire par une osmose qui relève d'une interdisciplinarité, plus que d'une pluri- ou d'une multidisciplinarité qui évoquent moins des interrelations que des juxtapositions. Mais au-delà, la transdisciplinarité induit davantage, comme nous l'avons dit plus haut, une dynamique affirmée, intentionnelle, qui se situerait donc dès l'amont de la démarche de recherche, dans des protocoles scientifiques conçus conjointement par des chercheurs de disciplines différentes, mais se rejoignant dans une vo-



lonté commune de s'éclairer mutuellement *a priori* et non *a posteriori*. Ce n'est pas facile, tant le poids des disciplines reste prégnant dans l'organisation de la recherche, de l'enseignement, des carrières académiques, et nous ne prétendons pas le faire mieux que d'autres, mais cela ne semble pas moins indispensable.

Une alchimie transdisciplinaire

Dans cette perspective, la géographie n'est pas la plus mal placée. Il suffit de parcourir les bibliographies, même anciennes, sur le tourisme, pour se rendre compte que les géographes ont été parmi les premiers à s'intéresser au tourisme en faisant usage de travaux d'autres disciplines, comme la sociologie, l'histoire ou l'économie, alors que l'on constate que l'inverse est loin d'être vrai et que, une fois sorti des questions de localisation, le recours aux travaux des géographes paraît plus limité. Serait-ce que les géographes auraient une propension plus marquée que d'autres à la transdisciplinarité ? Peu soucieux d'être taxé de « corporatisme », nous laisserons le lecteur trancher sur ce point, mais peut-être que le caractère plus « synthétique » de la géographie la prédispose un peu plus à regarder en dehors de ses « limites » réelles ou supposées. Il est significatif qu'un chercheur en « tourisme » reconnu comme Butler conclue son compte-rendu d'un ouvrage intitulé « *Tourism Studies and the Social Sciences* » en affirmant qu'il est « *even more convinced that geography is the most suitable background discipline from which to study tourism* » (2007 : 225).

Cette affirmation ne dit toutefois pas que d'autres disciplines soient inutiles à l'étude du tourisme, et chacun en est persuadé. D'ailleurs, les créateurs ou les responsables de formations et de filières en « tourisme » en sont aussi tellement conscients que les cursus qu'ils proposent comportent, en proportions variables, des doses de disciplines également variables, mais où l'on retrouve toujours (sauf exceptions concernant des hyperspécialisations) un noyau commun, ce qui permet de classer le tout, sans que personne y trouve à redire, sous le vocable « tourisme », depuis le certificat d'aptitude professionnelle (CAP) de cuisinier jusqu'à la thèse de géographie. Ce qui commande, en l'occurrence, ce sont des circonstances locales : profil de l'initiateur du diplôme, appuis locaux, conjoncture locale

particulièrement demandeuse dans un domaine, volume horaire d'enseignement attribué par l'institution... Cela montre bien qu'il y a plus d'une voie pour approcher le fait touristique, mais que la pluri-, voire l'interdisciplinarité sont bien reconnues comme indispensables, comme le montrent d'ailleurs, dépassant le strict cadre du tourisme, Laurent Viala et Stéphane Villepontoux (2007), dans leur récent ouvrage intitulé *Imaginaire, territoires, sociétés. Contribution à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*. L'apport de cette interdisciplinarité/transdisciplinarité à la connaissance du tourisme est donc indiscutable, mais la question se pose de savoir si cet apport aurait été meilleur s'il avait été dû à une seule science.

Vers une improbable/impossible « science du tourisme » ?

Pour certains, la question ne se pose même pas. Ainsi, l'économiste René Baretje (2008) affirme sans ambages : « le tourisme n'est et ne sera jamais une science mais une activité – comme l'industrie, l'agriculture, les transports – empruntant ses techniques et ses méthodes à toutes les autres sciences ». Pour d'autres, il faudrait créer, enfin, cette nouvelle science qui permettra de considérer comme il convient ce « tourisme » encore trop méprisé dans l'enseignement et la recherche, alors que son poids économique et social est devenu majeur, sinon essentiel, dans nombre de pays, de régions, de villes. L'un des tenants principaux de ce courant est le géographe Jean-Michel Hoerner, qui, après avoir parlé de « géo-tourisme » (1993), élargit sa vision en proposant de créer une « *tourismologie* » (2002 ; Hoerner et Sicart, 2003). Même si cette position se fonde sur des arguments qu'on ne peut ignorer, résumés (caricaturés ?) dans les deux lignes ci-dessus, elle ne nous convainc pas, ce que nous avons plus longuement expliqué dans notre ouvrage *Tourisme et géographie, entre pérégrinité et chaos ?* (Dewailly, 2006 : 31-43), et nous ne reprendrons ici que quelques éléments qui justifient notre position.

J.-M. Hoerner semble tout à fait convaincu de la dimension inter-, voire transdisciplinaire, du tourisme, puisqu'il affirme que le tourisme est « à la croisée des sciences » (2002 : 17). Expression imagée justifiée, mais qui pourrait s'appliquer à bien d'autres domaines de la recherche, comme l'in-

dustrie, l'agriculture, les transports, la santé, la vie même. Or, aucune science ne peut revendiquer en propre un objet de recherche exclusif. Si les limites disciplinaires sont des obstacles au progrès de la connaissance, pourquoi le tourisme ferait-il exception à la règle et établirait-il autour de lui des « barrières », enfermant un parterre de « *tourismologues* » patentés qui dénierait à d'autres, non étiquetés « *tourismologues* », le droit de porter un regard autorisé sur certains aspects du tourisme ? Mais peut-être seraient-ils transdisciplinaires... ?

Car, pour être pertinents dans leurs approches, ces « *tourismologues* », conscients de la complexité inhérente au tourisme et soulignée plus haut, devraient être familiers avec toutes les sciences qu'ils prétendraient couvrir par la *tourismologie*. Créer une « science touristique [qui] étudierait donc tout ce qui est lié au voyage » (Hoerner, 2002 : 42) semble une chimère. C'est le « tout » qui nous effraie ici : comment peut-on espérer atteindre cet objectif, posé comme un préalable pour accéder au titre de « *tourismologue* » ? Et cela rejoint notre crainte exprimée plus haut sur les exigences posées par les « contraintes » inhérentes à la transdisciplinarité : ce n'est plus ici chaque chercheur qui « devra prendre en compte les contraintes des autres », objectif déjà pas facile, mais induisant qu'on laisse à d'autres le soin de progresser dans leur domaine en les éclairant sur ses objectifs propres, pour mieux en optimiser les résultats, c'est donc chaque chercheur qui devra lui-même être, en tant que « *tourismologue* », à la fois géographe, sociologue, économiste, juriste, historien, anthropologue, spécialiste de marketing, de communication, de transports..., et il devra en dominer les concepts, les méthodes, les techniques, les problématiques..., et la bibliographie ! Est-ce possible ? Peut-être, mais nous sommes fort sceptique. Les sciences nouvelles se sont autonomisées progressivement depuis le XVIII^e siècle, mais en ayant d'abord, globalement, tiré au clair les questions relatives à leur objet de recherche, leurs concepts, leurs méthodes. Quelques décennies plus tôt, nul n'aurait soupçonné leur émergence et nous ne dirions donc jamais : « jamais de *tourismologie* ». Mais, pour le moment et encore pour longtemps sans doute, il semble très prématuré de vouloir parler d'une « *tourismologie* » de plein exercice. Une science ne se décrète pas, elle mûrit et tâtonne sans s'individualiser (ce qui est le cas actuellement



des « sciences du tourisme », émerge ou pas, peut disparaître (par exemple la phrénologie ou les autres élucubrations de type raciste dont les apparences « scientifiques » ont conduit à tant de désastres, après avoir paru indiscutables si longtemps à tant de personnes). Certains réclament « une science du voyage – baptisée tourismologie – dont l'objet, les méthodes et les finalités n'empruntent plus aux disciplines dont elle a pu relever jusqu'ici : géographie, économie, sociologie » (Association Française des Experts Scientifiques du Tourisme / AFEST, cité dans Hoerner, 2002 : 44). Mais comment feront les « tourismologues » s'ils ne doivent plus « emprunter » aux disciplines citées ? D'où vont-ils tirer leurs concepts et leurs méthodes ? « Pratiquement, comment devrait procéder, actuellement, un étudiant qui voudrait réaliser une étude de 'tourismologie' sans procéder à de tels 'emprunts' ? » (Dewailly, 2006 : 194). Pour nous, la réponse est dans la transdisciplinarité, pas dans la « tourismologie », sauf à habiller de ce vocabulaire maints propos fort généraux et passablement décousus, sinon contradictoires, pour leur donner une apparence de scientificité. Et si une « tourismologie » devait émerger, ce ne serait sûrement pas, espérons-le, de la façon dont on nous la propose aujourd'hui.

D'ailleurs, même si une telle science apparaissait, comment pourrait-elle prétendre recuser dans son champ de recherches celles dont, pour diverses raisons, elle en serait arrivée à s'affranchir et qui continueraient à lui fournir des matériaux, peut-être non estampillés « tourismologiques » ? Alors que le monde de la recherche perçoit de plus en plus combien l'univers est complexe, au sens fort du terme, comment les uns ont de plus en plus besoin des autres pour comprendre en profondeur le Monde et l'Homme, alors qu'on se dirige, selon certains, vers une science « UNIQUE, ce qui n'exclut pas la diversité des analyses » (Péguy, dans Dauphiné, 2003 : VI), il faudrait que le tourisme se bâtisse une tour d'ivoire majestueuse où trôneraient les « tourismologues » ? Dans les conditions actuelles du débat scientifique, ce serait, pensons-nous, un recul pour un domaine de recherche naturellement très ouvert et dont le caractère systémique et la complexité, précisément, interdisent à un individu d'embrasser la totalité. C'est une chose d'être « spécialiste en tout », c'en est une autre de parvenir à des synthèses à partir des apports de spécialistes variés.

Chacun s'est sans doute trouvé confronté à des situations de ce genre. Pour ce qui nous concerne, si l'on nous permet cet exemple, nous n'aurions jamais proposé d'analyser le tourisme à la lumière de la théorie du chaos, ni élaboré le concept de « pérégrinité » (Dewailly, 2006), si nous n'avions pu utiliser les travaux de « chaoticiens », d'historiens, d'anthropologues que nous étions bien incapable de mener nous-même, mais dont certains éléments nous semblaient pertinents dans une application au tourisme. Qu'ensuite chacun soit d'accord ou pas avec ces propositions, les prolonge, les conteste, les récuse, c'est le propre du débat scientifique argumenté.

Conclusion

Une approche transdisciplinaire paraît donc de plus en plus indispensable pour une recherche en tourisme qui permette une compréhension du phénomène en profondeur. Bien sûr, cette « nécessité » est variable selon les échelles et les objets d'analyse. Une recherche thématique en a peut-être moins besoin qu'une autre plus globale, mais elle n'y perdra rien, au contraire. A-t-on besoin d'une approche transdisciplinaire pour étudier les comptes d'un groupe hôtelier ? On aura surtout besoin d'un « financier », mais son approche et ses conclusions seront enrichies par des apports de la sociologie, de la géographie... En revanche, s'il s'agit d'étudier des « territoires » touristiques de façon compréhensive et synthétique à la fois, l'approche transdisciplinaire sera la plus adaptée. Tant que le tourisme reste « flou », tant que les sciences progressent sur leurs marges (ce qui est leur propre), tant qu'il est question de tous les êtres humains, de toutes les périodes, de toutes les cultures, de toutes les échelles, toutes les sciences sont fondées à intervenir si besoin. S'agissant d'un objet « insaisissable », l'avenir est moins dans une « tourismologie » inconsistante que dans des avancées transdisciplinaires fécondes.

Jean-Michel Dewailly est professeur émérite de géographie de l'Université Lumière Lyon 2.

Bibliographie

Baretje, René (2007), *CIRET / Centre International de Recherches et d'Études Touristiques*, [http://www.ciret-tourism.com/index_francais.html], consulté en janvier 2008.

- Butler, Richard (2007), « Tourism Studies and the Social Sciences », compte-rendu de lecture, *Tourism Geographies*, vol. 9, n° 2, mai, p. 222-225.
- Clary, Daniel (1993), *Le tourisme dans l'espace français*, Paris, Masson.
- CNRS (1988), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue française du XIX^e et du XX^e siècles (1789-1960)*, Paris, Gallimard.
- Dauphiné, André (2003), *Les théories de la complexité chez les géographes*, Paris, Anthropos.
- Dewailly, Jean-Michel (1991), « Le tourisme est-il une « industrie » ? », *L'Information géographique*, n° 5, p. 197-202.
- Dewailly, Jean-Michel (2006), *Tourisme et géographie, entre pérégrinité et chaos ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Tourismes et société ».
- Dewailly, Jean-Michel et Émile Flament (1993), *Géographie du tourisme et des loisirs*, Paris, SEDES, coll. « DIEM ».
- Dewailly, Jean-Michel et Émile Flament (2000), *Le tourisme*, Paris, SEDES, coll. « Campus-Géographie ».
- Équipe MIT (2002), *Tourismes 1. Lieux communs*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde ».
- Grand Robert de la langue française* (Le) (1985), Paris, Le Robert.
- Hoerner, Jean-Michel (1993), *Introduction au géotourisme*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études ».
- Hoerner, Jean-Michel (2002), *Traité de tourismologie. Pour une nouvelle science touristique*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études ».
- Hoerner, Jean-Michel et Catherine Sicart (2003), *La science du tourisme. Précis franco-anglais de tourismologie*, Baixas, Balzac éditeur.
- Jolin, Louis (1982), « Pour une augmentation des connaissances sur le tourisme », *Téoros*, vol. 1, n° 1, p. 2.
- Lévy, Bertrand, Rafael Matos et Sven Raffestin (2002), *Le tourisme à Genève. Une géographie humaine*, Genève, Métropolis.
- Liddell H.G. et R. Scott (1961) [1940], *A Greek-English Lexicon*, Oxford, Clarendon Press.
- Littré, Émile (1963), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard-Hachette.
- Nouveau Littré* (Le), 2005, Paris, Garnier.
- Robert (Le) (1970), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris.
- Viala, Laurent et Stéphane Villepontoux (dir.) (2007), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contribution à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry, coll. « Territoires en mutation ».
- Villette, Michel et Catherine Vuillermot (2007), *Portrait de l'homme d'affaires en prédateur*, Paris, La Découverte/Poche.